

PARADIGME TÉRATOGÈNE ET CONTRE-CONDUITE LANGAGIÈRE DANS L'ŒUVRE DE MARCEL MOREAU

Corentin LAHOUSTE

Résumé :

La contribution a pour objectif de mettre en lumière les ressorts de la valorisation du monstrueux, et par voie de conséquence de l'imperfection et de l'impur, au sein de l'œuvre de l'écrivain d'origine belge Marcel Moreau. Depuis le passage en revue de plusieurs textes de l'auteur, se voit ainsi éclairée la dynamique propre à cette singulière œuvre qui consiste, à partir de l'investissement du motif tératogène et d'un dérèglement de la langue commune, à promouvoir le difforme et l'excessif, en venant dynamiter les normes et conventions en tous genres.

*Moins que parfait parce qu'encore vif*¹

Marcel Moreau, écrivain d'origine belge² né en 1933 et décédé en avril 2020, qui est entré de manière tonitruante en littérature dès la parution de son premier roman en 1962 (*Quintes*), n'a cessé, du long de son demi-siècle d'écriture, de récuser la raison et toute convention, de faire exploser tous les genres, ainsi que de déstructurer la langue française, en inscrivant son œuvre, à l'instar de celle de Sade dépeinte par Pierre Macherey, « dans la perspective d'une littérature de l'excès, soutenue par une logique de profanation à laquelle elle a emprunté ses principes destructeurs³ ». Hétérogène et hétérodoxe, elle se compose d'« une cinquantaine de volumes oscillant entre la méditation lyrique, la philosophie de l'écriture, des romans et des récits paroxystiques et des textes de réflexion sur l'art et la vie⁴ ». Ses livres, « denses et tumescents, à s'en faire sauter les ligatures syntaxiques ou grammaticales⁵ » comme il l'objecte dans *Une philosophie à coups de rein*, sont composés de « grands mots bourrés d'explosifs⁶ », de mots possédant un « poids de sauvage volupté⁷ », « une charge détonante⁸ », qui donnent dès lors lieu à une œuvre *de travers*, de guingois. Moreau est ainsi notamment l'auteur d'une « Égobiographie tordue », qui compose une des parties de son *Ivre livre* (1973), tandis qu'il déclare dans ses *Cahiers caniculaires* qu'il est :

[...] la proie de [s]es mots en état d'aventure permanente, rompus à toutes les guerres, à toutes les ivresses, experts dans l'art de vous bâtir en cinq sec [sic] une phrase de feu, définitive ou évolutive, voire une bagatelle sonore élevée d'un seul coup à la dignité d'un progrès substantiel dans l'accomplissement de soi. Ainsi donc, en moi, le verbe est un corps dans le corps, et ce sont ces corps, sensibilisés à l'extrême, magnétisés, chauffés à blanc, survoltés, qui se mélangent sans fin dans l'imagination pour produire les livres que vous savez, cette pulsation ininterrompue de ma vérité, cette descente orgiaque aux ténèbres, cette merde bellement fumante [...].⁹

Dans ses textes qui échappent à l'espace corseté des taxinomies génériques, mais aussi dans le processus de fictionnalisation de soi qu'a édifié Moreau, le motif du monstre s'avère central : il y est extrêmement prégnant et totalement fantasmé. Un de ses livres, publié en 1986, porte d'ailleurs

¹ Formule issue d'un logogramme de Christian Dotremont.

² Bien que Moreau se revendique comme « écrivain apatride d'expression française », se disant « le patriote de cela qui n'a pas de frontière » (Voir *La Nukai* [seconde partie du *Chant des paroxysmes*], Paris, Buchet-Chastel, 1967, p. 130).

³ P. Macherey, *À quoi pense la littérature ? Exercices de philosophie littéraire*, Paris, PUF, coll. « Pratiques théoriques », 1990, p. 129.

⁴ C. Van Rossom, *Marcel Moreau. L'insoumission et l'ivresse*, Bruxelles, Éditions Luce Wilquin, coll. « L'œuvre en lumière », 2004, p. 7.

⁵ M. Moreau, *Une philosophie à coups de rein. De la danse du sens des mots dans la vie organique*, Paris, Denoël, 2007, p. 334.

⁶ M. Moreau, *Mille voix rauques*, Paris, Buchet/Chastel, 1989, p. 25.

⁷ *Ibid.*, p. 27.

⁸ *Ibid.*

⁹ M. Moreau, *Cahiers caniculaires. Écrit du fond de l'écrit*, Campu Magnu, Lettres vives, coll. « Entre 4 yeux », 1982, p. 90, nous soulignons.

explicitement le titre de *Monstre*. Non seulement se présentant comme tel¹⁰, c'est son écriture, « énormité baroque, bulbeuse, insensée¹¹ » pour reprendre une formule de l'auteur, qui se voit également accorder une propriété tératologique : elle est par exemple appelée ESCRITAURE (« créature indomesticable mi-verbe, mi-bestaie ») dans *Oraisons charnelles*¹². On pourrait dire qu'elle est « dire-monstre » selon une formule empruntée à Marie-Hélène Larochelle, c'est-à-dire : « parole qui se gonfle, qui prend un souffle monstrueux, mais dont le dynamisme ne va pas sans une certaine répulsion »¹³. La *persona* de monstre¹⁴ construite par l'« intempérant¹⁵ » poète est ainsi également à l'origine de la voix qu'il porte : tumultueuse, transgressive, dissensuelle.

La mobilisation de ce motif s'inscrit en plein dans le projet philosophico-politique de Moreau qui n'a cessé de viser à détrôner la souveraineté de la raison qui constitue, selon ses dires, « une des grandes maladies de la modernité¹⁶ » de même que « l'escroquerie philosophique majeure de notre temps¹⁷ ». Vouant les Lumières aux gémonies, il pourrait sans souci reprendre la phrase de Matthew B. Crawford qui assure que « [l]a cause actuelle de notre malaise, ce sont les illusions engendrées par un projet d'émancipation qui a fini par dégénérer, celui des Lumières précisément¹⁸ ». Sa littérature, au sein de laquelle l'enfièvrement et l'éréthisme se présentent comme des caractéristiques centrales, vise donc à « culbuter la bienséance, [à] soulever et pulvériser les structures surannées¹⁹ » de même qu'à envoyer le savoir loin au-delà de lui-même. Cette perspective rejoint ce faisant celle d'Antonin Artaud qui affirmait dans *L'ombilic des limbes* :

Je détruis parce que chez moi tout ce qui vient de la raison ne tient pas. Je ne crois plus qu'à l'évidence de ce qui agite mes moelles, non de ce qui s'adresse à ma raison. [...] Il y a pour moi une évidence dans le domaine de la chair pure, et qui n'a rien à voir avec l'évidence de la raison²⁰.

S'il récuse la raison c'est parce qu'elle constitue à ses yeux une instance potentiellement totalitaire qui met en place un dispositif d'annihilation des différences : comme le note Tomás Ibañez, « [l]a raison ordonne, classifie, universalise, unifie et, pour ce faire, doit donc réduire, neutraliser et supprimer les différences²¹ ». Son œuvre et sa pensée se construisent par conséquent en opposition non seulement au rationalisme et au positivisme, qu'il considère comme un fatras mortifère, sclérosant, mais également au néo-libéralisme et à la « calculture²² » que ce dernier a mis en place, où seul compte le Chiffre. Au sein du « pays de la mesure en tout chose » où règne une configuration « maniaco-cartésienne²³ », il réfute donc une rationalité devenue, ainsi que le souligne Françoise Bonardel, « exclusivement calculatrice, ordonnatrice, dominatrice et donc à son insu elle aussi "sectaire"²⁴ » et il aspire dès lors à une nouvelle génération d'êtres humains affranchis de son règne tyrannique et étouffant, qui feraient échos à la tribu d'*Hommes Nouveaux* qu'appelle de ses vœux Tristan Tzara : « Rudes, bondissants, chevaucheurs de hoquet²⁵ ».

¹⁰ Voir « Le Gouverneur de la ville Mm », dans Marcel Moreau, *Amis, démons et rythmes*, Boussu, ASBL Grand-Hornu-Images, 1984, p. 19. Dans *Bannière de bave* (1966), il évoque sa « souveraine monstruosité » (p. 217).

¹¹ Id., *Mille voix rauques*, op. cit., p. 168.

¹² Id., *Oraisons charnelles*, Campu Magnu, Lettres Vives, coll. « Entre 4 yeux », 2008, p. 45. Voir aussi *Une philosophie à coups de rein*, op. cit., p. 224.

¹³ M.-H. Larochelle, « Le dire-monstre », *Tangence*, UQAR/UQTR, n° 91, automne 2009, p. 9.

¹⁴ Voir notre article « MM le maudit. Marcel Moreau, monstre maudit », dans *Textyles, revue des lettres belges de langue française*, n° 53 - *Malédiction littéraires*, automne 2018, p. 89-103.

¹⁵ M. Moreau, *Le charme et l'épouvante : oscillations*, Paris, Éditions de la différence, 1992, p. 68.

¹⁶ M. Moreau, *Lecture irrationnelle de la Vie*, Bruxelles, Éditions Complexe, coll. « L'ivre examen », 2001, p. 5.

¹⁷ *Ibid.*, p. 9.

¹⁸ M. B. Crawford, *Contact. Pourquoi nous avons perdu le monde et comment le retrouver*, trad. de l'anglais par M. Saint-Upéry et C. Jaquet, Paris, Éditions de la Découverte, 2016.

¹⁹ M. Moreau, *Le chant des paroxysmes*, op. cit., p. 97.

²⁰ A. Artaud, *L'ombilic des limbes*, Paris, Gallimard, coll. « Poésie », 1968, p. 192. De même, à l'instar d'Artaud, Moreau envisage également l'émergence de la pensée dans le « frémissent inaugural » de la Chair qu'« il faut entendre comme une masse traversée par de l'énergie, une matière impulsive et vibrante où s'enracine 'la substance pensante' » (E. Grossman, *Éloge de l'hypermensible*, Paris, Minuit, coll. « Paradoxes », 2017, p. 10).

²¹ T. Ibañez, *Fragments éparés pour un anarchisme sans dogmes*, Paris, Rue des Cascades, 2010, p. 108.

²² Néologisme de Moreau que l'on retrouve à la page 272 d'*Une philosophie à coups de rein* (op. cit.).

²³ M. Moreau, *Morale des épices*, Paris, Denoël, 2004, p. 77.

²⁴ F. Bonardel, *L'Irrationnel*, Paris, PUF, 2^e édition, coll. « Que sais-je ? », 2005, p. 9.

²⁵ T. Tzara, *Œuvres complètes*, t.1, Paris, Flammarion, 1975, p. 363.

La valorisation du monstrueux et par voie de conséquence de l'imperfection et de l'impur émerge dans ce sillage spécifique. Il s'agit pour l'« écrivain-penseur²⁶ » à la langue « ébouillante²⁷ » de s'ouvrir à une *autre logique*, « pétulante [et] saltatoire²⁸ », comme il le revendique dans *Une philosophie à coups de rein*. Dans *Julie ou la dissolution*²⁹, publié en 1971 et qui constitue peut-être le texte le plus renommé de l'auteur, c'est une entité monstrueuse qui apparaît comme l'emblème du mouvement contestataire mené par le personnage principal. En effet, la libération que rend possible Julie tire en grande partie sa force de crinoïdes, cette instance « libidorhinolaryngomachique et phosphoreu[se] » formée de « 10 bras rayonnants » et d'« un anus excentré³⁰ » qu'elle dessine partout. L'échinoderme, qui représente « la vie libre » et ouvre à une altérité radicale, y est désigné comme le « soleil de l'orgie³¹ ». Agissant comme opérateur symbolique du personnage féminin³², il se révèle déterminant dans le processus de détraquement dionysiaque souhaité par celle-ci.

Julie s'emparait aussi de la mathématique de Mille ou de la chimie de Raulier (l'exponentielle, le radium), soit pour les réduire à des formes obscènes soit pour les canaliser dans l'absurde. Plus personne, il faut le dire, ne s'en choquait. *Mais la vedette restait aux crinoïdes, qui revenaient dans toutes les conversations et dont le pullulement même touchait à l'ordre établi*. Ils semblaient annoncer une libération.³³

Le monstrueux est ainsi mobilisé chez Moreau dans l'optique de fracturer le rationalisme tout puissant, de laisser ressurgir la nature proprement chaotique, tumultueuse de l'être humain, le « [d]ésordre enchanteur³⁴ » que forment ses pulsions et désirs.

Une même perspective est à l'œuvre dans *Neung, conscience fiction*³⁵, roman hétéroclite publié en 1989, où par contre c'est là le personnage principal qui est un monstre : « plus qu'une sonorité, déjà un démon³⁶ », précise le texte. Né d'une « mauvaise fièvre », d'ascendance « psychiquement tordue » par la mère et « inexemple » (p. 9) par le père, il incarne le transgressif et l'insane. Atteint d'une macrocéphalie aigüe, il est présenté comme « anormal » (p. 27). Son hypertrophie, « inflammation suprême » (p. 31), est une « tour en feu avec, à son sommet, des idées enivrées » (p. 31), une « force mystérieuse par laquelle passent tous [s]es désirs, toutes [s]es sensations » (p. 38). Dénommée « Vwortch », elle constitue son âme « informe » qui a émergé lors d'une extase charnelle (voir p. 25-26) ; elle est de l'ordre d'un « incendie du dedans » (p. 42) provenant du plus profond des entrailles : « Vwortch est dans les vibrations. Il se dépose dans les tripes. Il va et vient dans l'infiniment obscur... Ou alors c'est comme une incaptable lumière dans le regard aimant, ou haineux » (p. 138). Cette entité tératogène prend rapidement la forme d'une verge « érigée et dansante » (p. 42) et devient « plus qu'une âme, c'en est le débordement et le déchaînement, la secrète démesure » (p. 138). En ce sens, elle va représenter le scandale³⁷ qui vivifie et nourrit Neung dans sa lutte contre le régime aliénant mis en scène dans le roman. Neung est donc, suivant l'esprit burlesque du livre, un pénis sur pied, « aiguillonné des désirs les plus inconvenants » (p. 141) qui atteint « le comble du ridicule, et de la laideur » (p. 42).

Au sein de la société rigoriste et frigide dans laquelle il évolue – narquoisement dénommée 'Oxydem' –, Neung représente l'« "élément" étranger, débile, malade, dégénéré, peut-être une particule spermatozoïdique rescapée des mondes révolus » (p. 131). En reflétant le débordement du vivant par sa valorisation de la sexualité (associée à l'animalité³⁸ et à la saleté), il figure l'outrance et l'indécence :

²⁶ C. Van Rossom, *op. cit.*, p. 208.

²⁷ M. Moreau, *Une philosophie à coups de rein*, *op. cit.*, p. 324.

²⁸ *Ibid.*, p. 166.

²⁹ M. Moreau, *Julie ou la dissolution* [1971], Bruxelles, Labor, coll. « Espace Nord », 2003.

³⁰ *Ibid.*, respectivement p. 104 et 69.

³¹ *Ibid.*, p. 147.

³² Ce que trahit l'assertion de Hasch envers Julie qui lui dit : « Vous êtes... un crinoïde » (*Ibid.*, p. 70).

³³ *Ibid.*, p. 107, nous soulignons.

³⁴ Voir *Ibid.*, p. 89.

³⁵ M. Moreau, *Neung conscience fiction*, Toulouse, L'Ether Vague, 1989. Afin d'alléger l'appareil de notes, les numéros de page indiqués entre parenthèses dans les deux prochains paragraphes renvoient tous à cette édition.

³⁶ Voir *ibid.*, quatrième de couverture.

³⁷ « Vwortch, tour mentale, branlante et embrasée, un scandale, ici même, parmi les déshommes » (*ibid.*, p. 27) ; « [Les Oxydèques] avaient deviné chez lui la scandaleuse présence d'un Vwortch pléthorique » (*ibid.*, p. 89).

³⁸ C'est d'ailleurs avec une « femme-buffle », dénommée « Poupoute », qu'il va s'accoupler (*ibid.*, p. 57-63).

l'inadmissible (voir p. 54)³⁹. Personnage liminaire, il génère ainsi de l'écart et s'oppose au formatage d'Oxydem. Au demeurant, la titubation, qui constitue son « état naturel » (p. 44), participe de son hétérodoxie. Façonné et aiguillé par la « désaxation » de son père (p. 83) – qui se révèle être Moreau lui-même – et une ivresse⁴⁰ constante, il chancelle (voir p. 77), lui dont le déséquilibre provient également de « la magnificence de ses instincts » (p. 83) qu'il fait jaillir au grand jour. Autrement dit, Neung personifie les « zizanies primesautières, donc malsaines » (p. 33) traquées et prosrites par le pouvoir oxydègue. Bachique, comme Julie ou comme Beffroi dans *À dos de Dieu*, il s'inscrit dans le polémique et incarne par conséquent la figure du paria, c'est-à-dire « celui qui entrave l'automatisme du monde, qui empêche le fonctionnement [...], qui récuse la notion de normalité⁴¹ ».

À travers ses textes mus par une « éthique de l'excès⁴² », Moreau s'est ainsi toujours opposé à la rationalisation hégémonique de la vie, à la volonté de mathématisation du monde. Face à un rationalisme intransigeant⁴³ et prédominant, il promeut l'imparfait, le difforme, l'excès. Il s'agit de tordre le normatif et de déjouer l'immuable. Cette dynamique insuffle également et complètement sa poétique. En effet, les très nombreux néologismes lexicaux auquel il a recours et qu'il a mis sur pied au fil de ses créations littéraires peuvent être saisis comme un geste de révolte face au langage de l'intellection qu'il considère trop normé, éteint, réduit à une fonction dénotative. L'inventivité ludique qui caractérise ces néologismes, parfois marqués par le registre scatologique⁴⁴, vise à revitaliser la langue, à la secouer, à lui redonner du souffle en la déroutant. Ils sont de l'ordre d'une inflammation, d'une ivresse, inoculées au langage : « Tous les mots étaient des créatures bachiques, le vin coulait dans les sonorités. [...] Je levais ma chope aux langages qui vacillent, à l'enivrante immensité du verbe, ô océaniques alcools⁴⁵ ». Échappant à la norme, ils représentent une parole en feu, en vie ; une épiphanie créative qui vient mettre du mouvement dans la langue ; un langage dissensuel, « impacifiable⁴⁶ ».

Dans *Bannière de bave*⁴⁷, le deuxième roman de Moreau paru chez Gallimard en 1966, qui forme une œuvre cabossée à la trame narrative filandreuse, tantôt discontinue, tantôt sibylline, tantôt complètement emportée et qui relate le « recadastrage » du réel opéré par le personnage principal du récit, émerge également ce que l'on peut rattacher à un processus d'*exaltation langagière*. Dans ce livre décrit comme une « bousculade mixte d'un délire que les écrivains les plus enclins à l'audace, les mieux doués pour l'innovation en littérature eussent hésité à dépeindre » (p. 74), une « langue des gouffres » (p. 204), dérangée et électrisée par le désir, se fait jour. Un bon exemple de cette dernière peut être retrouvé dans le onzième chapitre du livre : précisément à partir du moment où le désir du personnage principal est évoqué⁴⁸, la prose, en s'ensauvant (ce que peut notamment dénoter le jeu opéré sur la typographie), se désarticule sur plus d'une demi-page et donne dès lors à voir des segments de phrases – sorte de vers poétiques – éparpillés sur la page.

Mais dans le désir de Clou, ce soir-là, il y avait : /le vomissement tranquille des gargouilles! /l'épilepsie des /frises aux larmes d'ongles! des poux! des enfants retors! des ouvrières. /ROMANESQUES! /un ciel où apparaît pour la première fois le squelette de la sainte vierge, entrez, entrez, Mesdames, Messieurs, prenez place... /des alcools prélevés /dans le sang des /victimes de guerre! /Et d'autres dans le sang des anges / Des lits /qui affichent complet, /pleins de blondes et de nègres occupés à des coïts PIE /le sexe de la Grande Ourse désespérément cherché des yeux, /le gland qui fait rosaire entre les doigts des garces, leur manège d'écureuils avec grignotement et feu ! /mon sexe en bec d'aigle SUR LA

³⁹ Sur ce point, lire notre article, « Répondre à la crise par la crise. Scandale et débordement dans *Neung conscience fiction* de Marcel Moreau », dans *MethIS – Méthodes et Interdisciplinarité en Sciences humaines*, vol. 6 – Crises, automne 2019, [en ligne], consulté le 22/01/2024.

⁴⁰ « Son ivresse est telle que souvent il manque d'en perdre l'équilibre, tant au physique qu'au spirituel » (M. Moreau, *Neung conscience fiction*, op. cit., p. 119).

⁴¹ Voir G.-A. Goldschmidt, « Hannah Arendt : en marge », *cahiers de la Villa Gillet*, n° 10, Belfort, Circé, 1999.

⁴² M. Quaghebeur, « Cinquante ans de saulitude », dans *Marcel Moreau. Amis, démons et rythmes*, op. cit., p. 11.

⁴³ En Oxydem, « il ne pouvait être question d'"insoluble", mot relégué sans ménagements dans les oubliettes du langage, avec tant d'autres misères verbales, toutes obsolètes » (M. Moreau, *Neung conscience fiction*, op. cit., p. 93).

⁴⁴ Dans *Neung*, les néologismes imaginés s'inscrivent, pour la plupart, dans le champ lexical de l'excrémentiel : *chience*, connaissance *KK4*, *Tronikesu*, etc.

⁴⁵ M. Moreau, *Neung conscience fiction*, op. cit., p. 91.

⁴⁶ Voir *Ibid.*, p. 141.

⁴⁷ M. Moreau, *Bannière de bave*, Paris, Gallimard, 1966. Pour une analyse plus en profondeur de cette œuvre, lire C. Lahouste, « Régénérer pulsionnellement le sensible : *Bannière de bave* de Marcel Moreau », dans *Les Lettres Romanes*, 72/3-4 – De l'esthésiologie. La réappropriation du sensible et du sensoriel dans la littérature des XX^e et XXI^e siècles, mars 2019, p. 369-383. Et comme précédemment pour *Neung*, les numéros de page indiqués entre parenthèses dans les deux prochains paragraphes de l'article renvoient tous à cette édition du livre.

⁴⁸ À noter que le chapitre où apparaît cet extrait s'intitule justement : « Quand Mathias Clou désire » (voir *ibid.*, p. 122).

CHAROGNE DE VOTRE CON, /vos écorchures poivrée [...] et des bidets qu'obstruent nos rages résiduelles... // Aimons le désir de Clou, quand il se braque soudain, rompant ainsi l'ennui engendré par els longues files devant les guichets.

De même, la deux-cent-vingt-neuvième page en offre une autre belle illustration : on peut y repérer de nombreuses répétitions, des phrases parataxiques à rallonges, un syntagme en lettres majuscules (« MULTITUDES CATALEPTIQUES! ») et un passage où chaque mot est suivi d'un point d'exclamation : « Sous le soleil, l'innocence! est! un! solvant! auquel! se! soumettent! le! meilleur! et! le! pire ! ».

Nourri par un « vocabulaire mystérieux de la désordonnance » (p. 49) de même que par une « démente lexicographique » (p. 141) – pour reprendre deux syntagmes du texte –, *Bannière de bave* comporte de nombreuses irrégularités lexicales et syntaxiques⁴⁹. Deux procédés sont tout spécifiquement mis à profit afin de transformer « *en lettres (de feu)* » ce que le personnage principal, Mathias Clou, considère comme la vomissure verbale commune : l'utilisation (la réhabilitation) de mots rares, désuets, et la création de néologismes. On peut en effet parler d'un véritable foisonnement dans le texte en ce qui les concerne : il est possible de compter plus d'une soixantaine de néologismes, tout droit sortis de la forge langagière de Moreau, encore tout chauds de leur burinement⁵⁰ pulsionnel – tel que *limaçonnerie* (p. 38 et 220), *sphinxité* (p. 132) ou *journaliborons* (p. 284) –, et plus de septante-cinq mots rares ou désuets – dont « triboluminescence » (p. 13), « giries » (p. 168), ou encore « saprophiles » (p. 311). C'est à une reconstruction de l'homme « dans le gouvernement du verbe » (p. 7) que s'appliquent et Mathias Clou et le narrateur – qui ne forment en réalité qu'une seule entité⁵¹ –, suivant l'impératif évoqué dès la première page du livre, avant même que le récit ne débute : « Nous avons enfin trouvé une langue à nous, une langue aux syllabes de chair sur chacune desquelles nous mettions l'accent toxique » (p. 240). Il s'agit donc de s'opposer aux phrases simples et aux sons inoffensifs, de mettre en crise le langage banal pour édifier un « vocabulaire nouveau » (p. 58) composés de mots « imprononçables, [...] cinglants-scintillants » (p. 49).

Radieux, [Clou] faisait sonner en lui les mots nouveaux, venus fêter le mal insurpassable, et dans sa clairvoyance, il éprouvait à quel point les mots officiels, vides de sens, inondent le marché de l'aliénation. (p. 48-49)

Le but poursuivi par Clou dans le roman – qui coïncide avec celui visé par Moreau dans l'ensemble de son œuvre, qui valorise lui aussi une « verbosité grosse et haletante » (p. 266) – consiste en ce que la langue puisse être vécue comme une « gigantomachie de l'esprit » où les mots « appell[ent] les accidents » (p. 253) ; où, « fascinants, lourds et gonflés de vie », ils peuvent « faire sauter le royaume intolérable de la Bêtise sur cette terre » (p. 49). Il s'agit de faire exploser un rapport conventionnel au réel et au sensible, de s'opposer à la confiscation⁵² du langage qui est à la base de toute capacité d'agir. Aussi, il est loin d'être anodin que la dernière action du récit réalisée par Clou soit précisément celle de forger un mot, un néologisme – qui plus est qualifié de « raté » : « Noasement » (p. 311), qui fait référence à la femme aimée par ce personnage (Noa), celle qui, de surcroît, brise les systèmes⁵³.

*
* *

Marcel Moreau, à travers ses écrits, n'a ainsi jamais cessé d'activer une contre-conduite langagière ayant pour dessein de dérégler la langue commune, viciée par ce que Roland Gori nomme la « rationalité pratico-formelle marchande⁵⁴ » ; contre-conduite que l'on peut qualifier de *monstrueuse*, à partir du moment où ce terme renvoie à ce qui bafoue les normes, à ce qui s'en écarte largement, mais aussi à ce qui dérange,

⁴⁹ Voir *ibid.*, notamment p. 26, 58, 110, 111, 146, 163, 165, 209, 229.

⁵⁰ Burinement réalisé par des « massues poétiques taillées dans le cristal noir des chants profonds de la révolte » (p. 151).

⁵¹ « Nous n'avons jamais été séparés, Mathias et moi : j'étais le petit, lui le grand, moi l'écrasé, lui l'écraseur » (p. 271).

⁵² Voir M.-J. Mondzain, *Confiscation : des mots, des images et du temps*, Paris, Les Liens qui libèrent, 2017.

⁵³ M. Moreau, *Bannière de bave*, *op. cit.*, p. 125-126.

⁵⁴ R. Gori, *La dignité de penser*, Arles, Actes Sud, coll. « Babel – essai », 2013, p. 47.

fait rupture et est *à part*. Par la langue quasi idiolectique qu'il a mise sur pied et qui inquiète par moments la lisibilité, Moreau a ainsi toujours poussé à *analphabétiser*, afin de « donner naissance à une réalité autre, différente et plus 'sensée' que la réalité ordinaire », ainsi que pour « annuler les coordonnées normales et normatives du rapport à la réalité⁵⁵ », comme le propose Antonio Bertoli dans son essai poétique *Thérapie d'analphabétisation*. Il a développé ce que Jean-Marie Gleize nomme une « mécriture », c'est-à-dire une « subversion *par* la langue, [une] subversion *de* la langue, [une] transgression des codes, du code, [une] dissidence par dissonance, discordance, néologisme, cacophonie, dérégulation morphologique et syntaxique, excentricité verbale, grandes irrégularités⁵⁶ ». Face à la culture rationaliste occidentale qu'il répudie, Moreau, pour qui la littérature n'a de sens « qu'en tant que stimulation, tracassment, dynamitage de l'être conventionnel⁵⁷ », prône donc une sensibilité à vif suivant laquelle il s'agit de « mettre le feu au bon sens⁵⁸ » afin de battre en brèche une logique de l'intransigeance, de la fixation, de l'unilatéralité. Dans son œuvre au sein de laquelle le monstrueux abonde et où la logique de perfection est complètement disqualifiée, Moreau oppose donc à la raison la *furor*, l'ivresse⁵⁹ et la démesure⁶⁰, ces trois puissances libératrices et fécondantes qui, ressortissant d'un rapport pulsionnel au tératogène, lui ont permis d'ériger une écriture éminemment pathique, au « corps inéduqué » et au « souffle inépuisable⁶¹ ». Autrement dit et pour le dire avec les mots d'Antonio Negri, sa monstruosité « est la marque de l'affrontement qui prend forme, face à la volonté d'imposer une mesure, un contrôle, une forme définie à ce monde⁶² ». Elle se veut mouvement perpétuel, appel d'air.

Bibliographie

Marcel Moreau. *Amis, démons et rythmes*, Boussu, ASBL Grand-Hornu-Images, 1984.

'*Toi aussi, tu as des armes*'. *Poésie & politique*, Paris, La fabrique, 2011.

ARTAUD, Antonin, *L'ombilic des Limbes*, Paris, Gallimard, coll. « Poésie », 1968.

BERTOLI, Antonio, *Thérapie d'analphabétisation. Poésie et essai*, trad. de l'italien par D. Giannoni, Bruxelles, Maelström reEvolution, 2010.

BONARDEL, Françoise, *L'Irrationnel*, Paris, PUF, 2^e édition, coll. « Que sais-je ? », 2005.

CRAWFORD, Matthew B., *Contact. Pourquoi nous avons perdu le monde et comment le retrouver*, trad. de l'anglais par M. Saint-Upéry et C. Jaquet, Paris, Éditions de la Découverte, 2016.

GOLDSCHMIDT, Georges-Artur, « Hannah Arendt : en marge », *cahiers de la Villa Gillet*, n° 10, Belfort, Circé, 1999.

GORI, Roland, *La dignité de penser*, Arles, Actes Sud, coll. « Babel – essai », 2013.

GROSSMAN, Évelyne, *Éloge de l'hypersensible*, Paris, Minuit, coll. « Paradoxes », 2017.

IBAÑEZ, Thomas, *Fragments épars pour un anarchisme sans dogmes*, Paris, Rue des Cascades, 2010.

⁵⁵ A. Bertoli, *Thérapie d'analphabétisation. Poésie et essai*, trad. de l'italien par D. Giannoni, Bruxelles, Maelström reEvolution, 2010, p. 19.

⁵⁶ J.-M. Gleize, « Opacité critique », dans '*Toi aussi, tu as des armes*'. *Poésie & politique*, Paris, La fabrique, 2011, p. 39.

⁵⁷ M. Moreau, *Les arts viscéraux*, Toulouse, L'Ether Vague – Patrice Thierry, 1994, p. 194.

⁵⁸ M. Moreau, *Corpus Scripti*, Paris, Denoël, 2002, p. 114.

⁵⁹ Voir M. Moreau, *Les arts viscéraux*, *op. cit.*, p. 13 et 36-38.

⁶⁰ Moreau assure d'ailleurs que le problème de l'homme moderne est sa rupture « avec sa démesure « naturelle » et d'avec la beauté insensée » (*Morale des épices*, p. 122).

⁶¹ M. Moreau, *Souvenirs d'immensité avec troubles de la vision*, Paris-Orbey, Arfuyen, 2007, p. 29.

⁶² A. Negri, *Traversées de l'Empire*, Paris, L'Herne, coll. « Carnets », 2011, p. 38.

LAHOUSTE, Corentin, *Écritures du déchainement. Esthétique anarchique chez Marcel Moreau, Yannick Haenel et Philippe De Jonckheere*, avec une préface d'Yves Citton, Paris, Classiques Garnier, coll. « Littérature Histoire Politique », 2021.

- , « MM le maudit. Marcel Moreau, monstre maudit », *Textyles, revue des lettres belges de langue française*, n° 53 – *Malédiction littéraires* (SAINT-AMAND Denis [dir.]), automne 2018, p. 89-103.
- , « Régénérer pulsionnellement le sensible : *Bannière de bave* de Marcel Moreau », *Les Lettres Romanes*, vol. 72, n°3-4 – *De l'esthésiologie. La réappropriation du sensible et du sensoriel dans la littérature des XXème et XXIème siècles* (LAHOUSTE Corentin & LAMBERT Charline [dir.]), mars 2019, p. 369-383.
- , « Répondre à la crise par la crise. Scandale et débordement dans *Neung conscience fiction* de Marcel Moreau », *MethIS – Méthodes et Interdisciplinarité en Sciences humaines*, vol. 6 – *Crises* (DECHÊNE Antoine & DUPONT Bruno), novembre 2019, [en ligne]. <https://popups.uliege.be:443/2030-1456/index.php?id=492>.

LAROCHELLE, Marie-Hélène, « Le dire-monstre. Liminaire », *Tangence*, UQAR/UQTR, n° 91, automne 2009, p. 5-10.

MACHEREY, Pierre, *À quoi pense la littérature ? Exercices de philosophie littéraire*, Paris, PUF, coll. « Pratiques théoriques », 1990.

MONDZAIN, Marie-José, *Confiscation : des mots, des images et du temps*, Paris, Les Liens qui libèrent, 2017.

MOREAU, Marcel, *Bannière de bave*, Paris, Gallimard, 1966.

- , *Chant des paroxysmes*, Paris, Buchet-Chastel, 1967.
- , *Cahiers caniculaires. Écrit du fond de l'écrit*, Campu Magnu, Lettres vives, coll. « Entre 4 yeux », 1982.
- , *Mille voix rauques*, Paris, Buchet/Chastel, 1989.
- , *Neung conscience fiction*, Toulouse, L'Ether Vague, 1989.
- , *Le charme et l'épouvante : oscillations*, Paris, Éditions de la différence, 1992.
- , *Les arts viscéraux*, Toulouse, L'Ether Vague – Patrice Thierry, 1994.
- , *Lecture irrationnelle de la Vie*, Bruxelles, Éditions Complexe, coll. « L'ivre examen », 2001.
- , *Corpus Scripti*, Paris, Denoël, 2002.
- , *Julie ou la dissolution* [1971], Bruxelles, Labor, coll. « Espace Nord », 2003.
- , *Morale des épicentres*, Paris, Denoël, 2004.
- , *Une philosophie à coups de rein. De la danse du sens des mots dans la vie organique*, Paris, Denoël, 2007.
- , *Souvenirs d'immensité avec troubles de la vision. Précipité de notes prises lors d'un voyage Moscou-Pékin en 1985*, Paris-Orbey, Arfuyen, 2007.
- , *Oraisons charnelles et autres prières des corps en sens inverse du ciel*, Campu Magnu, Lettres Vives, coll. « Entre 4 yeux », 2008.

NEGRI, Antonio, *Traversées de l'Empire*, Paris, L'Herne, coll. « Carnets », 2011.

TZARA, Tristan, *Œuvres complètes*, t.1, Paris, Flammarion, 1975.

VAN ROSSOM, Christophe, *Marcel Moreau. L'insoumission et l'ivresse*, Bruxelles, Éditions Luce Wilquin, coll. « L'œuvre en lumière », 2004